BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDE AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

TEMPERATURE

Le soleil est entré au signe du Sagittaire le 23 novembre.

BULLETIN OFFICIEL DE LA TEMPERATURE.

Observations prises Vendredi à 8 heures du soir.

SAMEDI, 28 novembre.

Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair et froid, pluie probable; vents légers de l'Ouest ou du Nord.

TEMPERATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure—	Température
7 a. m.	64
9 a. m.	64
11 a. m.	65
1 p. m.	65
3 p. m.	65
5 p. m.	64

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 27 novembre 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Heure—	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	64	SE-27	.75
7 p. m.	63	W-4	1.80

Avertissement d'Ouragan.

Le directeur du Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans a donné, hier soir, l'avertissement suivant:

Nouvelle-Orléans, 27 novembre 1914.

Les signaux d'ouragan ont été déployés à 1:30 p. m. Les vents de tempête passeront à l'Ouest et au Nord-Ouest ce soir. Signaux avertisseurs sont ordonnés de Mobile à Pensacole.

CLINE.

Critique littéraire

Spécial pour l'Abeille par M. LESTER S. KENNELL, de l'Université de Rochester, N. Y.

(Suite et fin)

Ce n'est pas sans satisfaction que nous voyons émerger du reste des personnages du livre, la figure sympathique de Zagloba. Il nous enlève par sa bravoure et nous édifie par sa sagesse. Ses hauts gestes défraient toutes les conversations, mais cela ne suffit pas à cet homme sans égal. Lui-même se rengorge et est le premier de lancer le mot de "traître" à la tête de Radziwill, quand celui-ci, au milieu du banquet, annonce à ses hôtes le pacte perfide avec la Suède. Oublierons-nous Yan Skshetuski, le héros de la première partie de la trilogie? Qui ne saurait apprécier ses qualités militaires, sa valeur indomptable, sa sagesse profonde? Messire Michael Wolodyowski continue ses fameux exploits d'autrefois. Son rôle ici est un peu plus élevé que celui qu'il joue auprès du prince de Rus, dans "Par le fer et par le feu." Sa gloire guerrière s'accroit sans cesse et nous prépare à le voir devenir le héros du troisième livre de cette remarquable trilogie.

Alexandra Billewich, la dame des pensées de Kmita, mérite une bonne partie de notre admiration, car l'auteur nous la représente sous les traits d'une beauté si exquise, d'une tendresse si douce, d'un courage si noble et si ferme qu'il nous est impossible de lui supposer une rivale. S'il fallait établir un parallèle pris dans les différentes littératures connues, je crois que seule Portia du "Marchand de Venise" de Shakespeare pourrait soutenir la comparaison. Malgré tous les crimes de son amant, car elle pense qu'il est traître et meurtrier, prêt à être régicide, elle l'aime d'un parfait amour. Elle traite de menteur le cousin de Radziwill, quand il prétend accuser indignement Kmita d'avoir voulu vendre aux Suédois le pauvre roi Casimir.

Passons maintenant au troisième livre, "Messire Wolodyowski." Après la guerre de Suède, il fallut punir les cosaques et les Tartares qui étaient restés les plus implacables ennemis de l'Etat. Notre héros, devenu commandant de cavalerie, est encore dans l'intérieur du royaume. Sa vie commence à être fastidieuse, sa malchance en amour ne l'empêche pas de se battre une deuxième fois avec l'archer aveugle. Il sort victorieux de ce duel dont le prix est la main d'une charmante jeune fille aux yeux bleus baignés d'un perpétuel sourire, aux allures indépendantes, mâles et provocatrices, aux manières soldatesques, à l'humeur guerroyante. Ne s'est-elle pas montrée, en effet, à la hauteur de la situation quand elle a fait la conquête du cœur de Michael? Dès lors son amour veut tout sacrifier à son mari. Celui-ci vient d'être investi d'une petite seigneurie sur la frontière russe; il y va, et après ses préparatifs d'usage, son épouse se dispose à l'y rejoindre. Elle se met en route escortée de sa garde que commande un jeune Tartare à qui la nouvelle châtelaine, pour plaire à son seigneur, prodigue des marques de bienveillance. L'officier, fier de ce succès inespéré, tombe instantanément amoureux de sa maîtresse et forme sur-le-champ le projet audacieux de s'en emparer. La vie monotone de château dans un donjon de place frontière, hors de tout centre de civilisation, loin de donner du noir à notre jeune héroïne, la distrait, l'occupe et l'intéresse, la détournant ainsi de tout soupçon à l'égard du jeune officier. Mais l'incursion des Tartares suit son cours, et bientôt elle couvre comme une inondation tout la région, à la défense de laquelle Michael a été préposé comme un berger à la garde de sa bergerie. Nuit et jour sur la brèche, Wolodyowski lutte et travaille sans reprendre haleine. N'ayant pour tout objectif que l'accomplissement de son devoir, il ne se préoccupe point des sinistres machinations de son lieutenant; il ne les devine même pas. Mais le jour fatal est arrivé; déjà le feu des envahisseurs enveloppe la forteresse de ses mortelles fumées; le traître apparaît, se jette à corps perdu dans le dédale, saisit sa maîtresse et l'emporte.

Dans un effort herculéen, celle-ci parvient à se dégager et à s'échapper, et ce n'est qu'à la faveur des plus périlleux stratagèmes qu'elle triomphe des embûches que lui tendent et la rigueur de la saison et le manque de connaissance du pays avoisinant. Michael s'élance à la poursuite de son ennemi. Il le harcèle sans pitié, il le harasse et ne le tue enfin qu'avec des supplices infernaux. Cette vengeance exemplaire nous fournit un des parallèles des plus intéressants du caractère tartare et du caractère polonais.

Cependant, nos anciens amis sont tous renfermés dans la ville assiégée de Zamost; ils constituent, pour ainsi dire, sa seule défense contre l'irruption turco-tartare. Assaillis de toutes parts, ils opposent une barrière formidable au pouvoir infidèle et s'engagent dans une lutte qui n'a pas de précédent dans les annales de l'histoire. Les renforts attendus n'arrivent pas; Michael, qui commande dans une forteresse hors de la ville, mais reliée à celle-ci par un pont stratégique qui va être saisi par l'ennemi, se prépare au sacrifice suprême. Après avoir renvoyé sa compagne dans la ville où elle sera saine et sauve en dépit de tous les événements, le héros Michael fait sauter le fort avec tous les ennemis qui y sont entrés. Il s'immortalise lui-même par ce trépas glorieux qui ne tarde pas à devenir une semence féconde d'actions d'éclat. En effet, les combattants devenus plus farouches par l'exemple de leur chef, se joignent aux renforts qui viennent d'arriver et mettent le feu aux campements des Turcs. La première vengeance assouvie, Yan Sobieski, le fameux commandant des armées polonaises, continue à presser les hordes ennemies, jusqu'à ce que, ayant défait les Turcs sous les murs de Vienne, il sauve l'Europe du joug barbare.

Ainsi finit cette admirable trilogie historique qui peut être considérée, à juste titre, comme la plus sublime combinaison des deux épopées homériques: l'Iliade et l'Odysée. Le langage même contribue à cette idée, les événements sont ceux d'une épopée, les femmes sont aussi héroïques que les hommes. Alexandra se montre comme une réelle Pénélope et la femme de Michael est égale à Andromache. Tous ces romans ont une abondance de conversation et des évidences d'une sérieuse légèreté s'y trouvent partout, mais les pensées graves et imaginatives dominent. En tout cas, c'est une œuvre bien digne d'être lue, d'être connue comme un des trésors de la littérature.

LESTER S. KENNELL,
University of Rochester, N. Y.
Le 23 novembre 1914.

La Crise cardiaque du prince La Frousse

"Les turcos, perchés sur des arbres, abattirent tous les officiers entourant le prince Oscar, sans aucune exception. L'émotion soudain détermina la crise. Le prince tomba sans connaissance, et les turcos le crurent mort."

(Les Journaux.)

Quand le cher prince, un peu malade,
Vit les turcos mettant à mal,
Un à un, tous ses camarades,
Il songea d'abord: "Kolossal".

Puis eut un geste d'énergie,
Et, dans un héroïque effort,
Comme on dit à l'Académie,
Posa sa chique et fit le mort.

Par ce noble trait de génie
Et de courage exténué,
Le prince conserva la vie,
Les turcos le croyant tué.

Lors, les docteurs de l'ambulance,
Avec quels égards inouïs,
L'emportèrent sans connaissance,
Le prince était évanoui.

Afin de trouver la blessure
Pour quoi ce valeureux guerrier
S'était laissé choir sur la dure,
On le dévêtit tout entier.

Malgré des recherches précises,
On ne découvrit rien, sinon
Une abondante marchandise
Dans le fond de son pantalon...

Oh! la camelote allemande!
Quoi qu'on fasse, elle envahit tout,
Et, sans même qu'on la demande,
On la retrouve un peu partout.

En flairant les traces du drame,
Les bons chirurgiens crurent voir
Que le prince avait rendu l'âme...
Ce fut lors un beau désespoir.

La gent doctorale, unanime,
Prononça, pour sauver l'honneur,
Qu'Oscar était tombé victime
D'une forte crise du cœur.

Comme moi de cette sentence,
Lecteurs, ne déduisez-vous pas
Que notre héros, d'évidence,
Doit avoir le cœur placé bas?

Mais le cher prince était en vie:
Il émit un son faiblement...
L'entière ambulance, ravie,
Salua militairement.

Et, dès qu'il reprit connaissance,
Comme il a le vaillant guerrier,
De la "Kultur" en abondance,
Il dit ces deux mots: "Du papier".

SIMPLEX.

Petite correspondance

Lettre du neveu.

Cher oncle, j'ai un besoin pressant de cent francs. Je t'envoie ce mot par un commissionnaire qui attendra la réponse. Si tu voyais comme je rougis de honte en t'écrivant ceci, tu aurais pitié de moi.

P. S. — Vaincu par la honte, j'ai couru après le commissionnaire pour lui reprendre la lettre, "mais je n'ai pu le rattraper." Dieu veuille que cette lettre ne te parvienne pas.

Réponse de l'Oncle.

Mon cher Jacques, console-toi et ne rougis pas plus longtemps. Le ciel a exaucé ton vœu: "le commissionnaire a perdu ta lettre."

L'aviateur Paulhan et son mécanicien

Le "Petit provençal" a publié hier une lettre dans laquelle le jeune mécanicien qui accompagne le lieutenant aviateur Paulhan raconte les péripéties d'un récent voyage au-dessus des lignes ennemies. Nous empruntons à ce récit les passages suivants:

"Le 1er octobre nous partons pour Amiens. Ayant à contourner l'ennemi, et cela nous allongeant trop, nous décidâmes de partir directement sur Amiens en passant sur les Boches. Confiants dans le moteur, nous atteignimes 2,500 mètres, et, de là, nous traversâmes le front du nord de l'Aisne. Nous passons au-dessus d'un parc d'aviation allemand. Là, nous sommes salués par une salve de coups de canons spéciaux contre les aéros. Nous les narguions de notre grande hauteur, quand tout à coup, ô joie! un appareil boche qui était au-dessous de nous jusqu'ici caché par un nuage. apparait a nos yeux. La perspective d'un combat aérien me transporte. J'arme ma mitrailleuse; Paulhan met légèrement en descente; nous gagnons du terrain très rapidement. Nous voilà à sa hauteur. A 200 mètres de lui, je m'apprête à tirer. Quand il nous aperçoit il fait un grand virage piqué; c'est sa mort: il m'offre une cible merveilleure. Je ne l'aperçois plus qu'au bout de mon canon. Je presse la détente, et vlan! le voilà qui se met à dégringoler. Triomphants, nous assistons à sa terrible chute.

"J'ai un peu de pitié pour ces "braves" qui sont morts en voulant fuir devant nous. Mais cela ne devait pas continuer comme ça pour nous qui avions dû perdre de la hauteur pour tirer efficacement. Aussi à ce moment-là quelques balles trouent nos plans, et tout à coup mon moteur commence à bafouiller. Oh! zut! Ce n'est pas le moment d'avoir la panne, car si les lignes françaises ne sont pas loin, nous ne pouvons plus grimper. Au contraire, nous descendions, et cela ne fait pas notre affaire. Mais je me sens les reins mouillés. Je tâte d'où cela vient. C'était mon réservoir qui venait d'être troué par une balle à dix centimètres au plus de mon dos.

"Sur le moment, je suis resté tout interdit, mais je me suis vite remis de cette petite émotion. Déjà, j'avais mis mon doigt sur le trou pour éviter la perte d'essence qui nous était très utile. J'avise alors Paulhan, qui n'en mène pas large aussi. Enfin, les nôtres ne sont pas loin. Un peu de patience et l'on arrivera. Le moteur tiendra-t-il? Hélas! non, étant encore à douze cents mètres. Il flanche pour de bon, et cette fois arrivera-t-on assez loin? Le hasard voulut nous servir. Et là, je puis dire que je vécus les minutes les plus terribles de ma vie. Néanmoins, j'armai ma mitrailleuse, pensant: S'ils veulent notre peau, ils la paieront cher!

"Mais voilà que nous avions le vent favorable et nous atterissions juste à l'arrière d'une batterie en plein dans un régiment de chasseurs à pied. Le commandant, un brave homme, nous donne une vingtaine de soldats et un lieutenant pour nous garder. Sitôt atterri, je bondis à mon moteur. Le pauvre gars! Il avait eu trois fils de bougies coupés par une balle, d'où les râtés. La dernière panne avait été produite par la balle qui était restée dans le réservoir et avait bouché la tuyauterie d'arrivée d'essence. Comme le lieutenant Paulhan et son mécanicien s'occupaient de l'avion, un détachement de uhlans survint. L'appareil étant dans la bonne direction, je saute dedans, malgré les exhortations du lieutenant Simon.

"Mais j'étais tranquille. A l'abri du blindage, j'épaule la mitrailleuse et, sur les conseils du lieutenant Simon, je tire dans les chevaux. Quelques-uns tombent et d'autres sont blessés; le reste fuit à travers champs.

"Des chasseurs à pied qui s'étaient couchés depuis le début de l'attaque et tiraillaient sur les bonshommes, s'élèvent d'un bond et, pendant que je tire efficacement sur les hommes couchés à terre, eux les chargent à fond de train et avec rage. En route, deux furent touchés; mais aussi les Boches furent embrochés, et comment! Il fallait voir ça. Ils avaient peur des baïonnettes: ils étaient tous piqués dans le dos, du moins les cinq qui voulaient fuir. Ah! c'était rigolo de voir ces bonshommes avec leurs figures terrifiées; mais ces rosses nous avaient tué trois hommes et blessé cinq; mais eux étaient tous "amochés": douze morts et huit blessés prisonniers."

Une journée de bataille

Un jeune diplomate, officier de réserve, a écrit à sa famille la lettre suivante:

11 octobre. — Oui, je me suis battu. J'ai même été blessé. Une petite blessure. Sur le coup, cela a saigné terriblement. J'étais à la tête de ma compagnie, cherchant à l'entraîner, sous le feu de l'ennemi. Je n'en ai pas moins continué d'avancer. Un brave homme m'a pansé pendant un instant de répit, puis je suis reparti de l'avant. Je suis resté pendant trente minutes sous le feu de la mitrailleuse. J'ai échappé par miracle. C'est ce jour-là que tant de mes camarades ont été atteints, et c'est à la suite de cette affaire qu'on m'a proposé pour un galon. Depuis le 24 août, nous avons vu le feu presque tous les jours. Sur l'Oise, sur la Marne, sur l'Aisne.

La guerre est une chose terrible, affreuse, inimaginable, et j'ai vécu là quelques-unes des heures les plus extraordinaires de ma vie. Mais je connais maintenant mon métier d'officier, et cela est une grande garantie et pour mes hommes et pour moi. Les vétérans aguerris sont les moins vulnérables. Il faut savoir, au courage, allier l'expérience et le sang-froid. Plus d'une fois, j'ai tiré mes hommes d'un pas difficile. Je ne veux pas vous raconter tous mes souvenirs de campagne, ce sera pour plus tard. Il y en a de tristes et de gais, de tragiques et de douloureux. Je veux vous dire seulement comment s'est passée la journée du 10 octobre.

Imaginez un aimable paysage français, des chaumes, des collines boisées, quelques villages dans la verdure d'où pointent de gracieux clochers, et là, un petit chemin creux entre des poiriers et des pommiers. C'est ce chemin que j'ai à défendre. Les tranchées allemandes, invisibles, sont à 400 mètres. Nous sommes arrivés là à la nuit, et nous avons creusé des tranchées dans le talus, de véritables trous dans lesquels l'homme s'enfouit comme une taupe. A la nuit et au petit jour, avant que la brume se lève on travaille. Mais, dès le jour, à cause des aéroplanes et des ballons observateurs, on se terre. Et voilà le 10 octobre au matin. J'ai veillé toute la nuit, je m'apprête à rentrer dans mon trou. Le jour s'est levé, une douce journée d'automne ensoleillée, et puis, tout d'un coup, le bruit du canon, un éclair, la fumée, et un obus éclate dans notre chemin; un second, puis un troisième.

Ce que j'avais craint s'est produit: une batterie allemande sur la colline prend nos tranchées de flanc. Heureusement, j'avais prévu cette éventualité, et j'avais fait faire à mes hommes de très forts parapets de terre de ce côté. Ils sont dans leurs trous à l'aise. Et pendant plus d'une heure, le bombardement continue, assourdissant, énervant. Je suis éclaboussé de terre, étouffé par la fumée, et voici tout d'un coup une rumeur; un obus a mis le feu à la paille dont les hommes avaient tapissé les trous; ils vont être grillés, ils se sauvent, et alors, hélas! la mitraille les atteint. J'arrête les fuyards, je les force à se terrer dans les trous où il y a de la place, je fais circonscrire l'incendie. Puis, comme j'ai vu exactement l'emplacement de la batterie allemande que l'éclair du coup m'a révélé, je fais prévenir notre artillerie qui entre en action et force l'ennemi à se taire. L'après-midi, nous avons, il est vrai, à subir un nouveau bombardement, et je vois nos pommiers, dans un nuage de fumée, s'abattre sur mon trou, comme dans un changement à vue de décor théâtral. Mais notre artillerie eut vite raison de l'ennemi.

Calendrier anecdotique

Le duc de Grammont-Caderousse n'est pas le seul homme d'esprit qui ait "craché dans le sang sa dernière plaisanterie". Si l'on en croit l'anecdote suivante, que racontent volontiers les membres de la famille Labiche, le record du mot "in extremis" semble bien être détenu par le célèbre auteur comique.

Eugène Labiche, donc, agonisait, tandis qu'un de ses fils pleurait à son chevet.

Le jeune homme, — remarié depuis, — venait de perdre sa femme et s'abandonnait à sa douleur quelque peu loquace:

— Mon père, disait-il, vous nous quittez pour un monde meilleur... Vous allez retrouver mon épouse bien-aimée. Dites-lui que je ne l'oublie pas. Dites-lui que je ne l'oublierai jamais... Dites-lui surtout...

Alors, le mourant:

— Dis-donc, mon vieux, si tu voulais faire la commission toi-même?

Puis, se tournant vers le mur, il rendit l'âme.

A la correctionnelle.

— Accusé, qu'elle est votre profession?

— Mon président, empailleur... pour vous servir.

Pour le déjeuner, dîner ou souper vous trouverez au
Restaurant de la LOUISIANE
Une cuisine insurpassable et un service sans égal
MUSIQUE ET DANCES LES SAMEDIS
Au Dîner et au Souper
717-725 RUE IBERVILLE
Un îlot de la rue Canal
21nov—1m sam-dim

CHARBONS
SIPSEY ANTHRACITE
ALABAMA
COHABA
COKE POUR GAZ ET FONDERIE
W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

AMUSEMENTS

Orpheum
Phone Main 332
PRIX Matinées, 2:15...10 & 20c Soirées, 8:15.....10 & 75c
MATINÉES TOUS LES JOURS
RIANE CARRERA, Fille de Anna Held.
NINA ABARBANELL
Edwin Stevens et Tina Marshall
Stuart Barnes
Ower et Ower
Fred Kornau
Olympic Trio
Orpheum Travel Weekly
Concert Orchestra

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlots de la rue du Canal, 2ème Distrlct.

PERUCHI-GYPZENE ET COMPAGNIE
THÉATRE LYRIQUE
Semaine commençant Dimanche 22 Nov. en matinée
Under the Lash
Matinées: Dim., Lundi, Vendredi, Samedi à 2 heures. Prix 10c, 20c, 30c et 50c
Téléphone Main 537

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
313 RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4366.

"Onyx" Hosiery
Marque de Fabrique
Les bas et chaussettes marque "ONYX" durent plus longtemps que tout autre connu. Pour hommes, femmes et enfants, depuis 25c. jusqu'à $5.00 la paire, de n'importe quelle couleur ou style que vous voudrez, depuis le coton jusqu'à la soie. Assurez-vous que chaque paire porte la marque de fabrique ci-dessus. En vente dans tous les bons magasins.
LORD & TAYLOR Distributeurs en Gros NEW YORK